



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

LES COLONS

UN FILM DE
FELIPE GÁLVEZ



DULAC
DISTRIBUTION

Cine Sud Promotion et Dulac Distribution
présentent



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

LES COLONS

UN FILM DE
FELIPE GÁLVEZ

Lundi 22 mai à 14h - Salle Debussy
Mardi 23 mai à 8h30 - Salle Debussy
Mardi 23 mai à 15h30 - Cineum Imax
Mercredi 24 mai à 15h30 - Cineum Aurore

2023 / Chili, Argentine, France, Taiwan, Royaume-Uni, Danemark, Suède, Allemagne / Anglais, Espagnol / 1h37

PRESSE

Florence Narozny / florence@lebureauflorence.fr / 06 86 50 24 51
Mathis Elion / mathis@lebureauflorence.fr / 07 77 38 86 85

DULAC DISTRIBUTION

Michel Zana / mzana@dulacdistribution.com / 06 10 81 18 48

PROMOTION & PRESSE

Charles Hembert / chembert@dulacdistribution.com / 06 13 08 72 78
Mai-Linh Nguyen / mlnguyen@dulacdistribution.com

PROGRAMMATION

Eric Jolivalt / ejolivalt@dulacdistribution.com
Nina Kawakami / nkawakami@dulacdistribution.com
Pablo Moll de Alba / pmolldealba@dulacdistribution.com

SYNOPSIS

Terre de Feu, République du Chili, 1901. Un territoire immense, fertile, que l'aristocratie blanche cherche à « civiliser ». Trois cavaliers sont engagés par un riche propriétaire terrien, José Menendez, pour déposséder les populations autochtones de leurs terres et ouvrir une route vers l'Atlantique. Sous les ordres du lieutenant MacLennan, un soldat britannique, et d'un mercenaire américain, le jeune métis chilien, Segundo, découvre le prix de la construction d'une jeune nation, celui du sang et du mensonge.



ENTRETIEN AVEC FELIPE GÁLVEZ

Qu'est-ce qui vous a amené à traiter de la colonisation du Chili et à raconter cette histoire ?

L'histoire du film ne fait pas partie de l'histoire officielle du Chili. Elle ne figure pas non plus dans les programmes scolaires. Je ne connaissais rien du génocide des Indiens Selk'nam, appelés Onas par les blancs, dans notre pays. Je l'ai découvert en lisant un article, il y a quinze ans, qui mentionnait cette réalité cachée du génocide. À l'école, l'histoire du Chili s'arrête en 1973, on ne parle pas de la dictature qui a suivi. L'histoire officielle de la dictature n'a toujours pas été écrite. Est-ce que cela vaut la peine de la raconter, et surtout, comment le faire ? À l'issue de cette réflexion, je me suis intéressé à ces autres événements du début du XX^{ème} siècle, eux aussi ignorés. Que se passe-t-il dans un pays, quand on efface une page entière de son histoire ? Plutôt que cet effacement de la dictature au présent, pourquoi ne pas revenir à un autre effacement, qui a eu lieu cent ans auparavant ? Quelles en sont les conséquences jusqu'à aujourd'hui ?

L'île de Dawson, en Terre de Feu, a été transformée dans les années 70 en camp de concentration, puis d'extermination par la dictature de Pinochet, pour les membres du gouvernement et les proches d'Allende. Mais tout le monde a oublié qu'elle avait auparavant abrité un autre massacre, contre les indigènes. D'où l'importance, pour comprendre notre histoire récente, de remonter plus loin, au temps de la colonisation des terres indiennes. Aujourd'hui, au Chili, on veut nous faire oublier la dictature de Pinochet tout comme avant on avait voulu nous faire oublier le massacre des peuples indigènes. C'est un jeu de miroir entre différents oublis.

Paradoxalement, les Selk'nam au Chili font aujourd'hui partie de l'imagerie populaire. Vous allez à l'aéroport, vous trouverez des poupées Selk'nam, du chocolat, du vin à leur effigie. Ce qui m'intéresse dans tout cela et à travers le film, c'est de comprendre comment cette histoire est désormais entrée dans l'imaginaire national, alors que cette population a quasiment disparu. Le film part de ce constat, de cette contradiction.

Pour l'écriture du scénario avec Antonia Girardi, avez-vous fait des recherches particulières ? Les personnages du film ont-ils réellement existé ?

Le film est un mélange de personnages ayant réellement existé et d'autres, inventés. Le président Montt a existé, tout comme Menéndez. La quasi-totalité des terres traversées dans le film appartiennent toujours à la famille Menéndez, implantée dans la Patagonie chilienne et argentine. Plusieurs archives du générique de fin montrent cette famille et on y voit le vrai José Menéndez, interprété par Alfredo Castro dans le film. Chanco Colorado, homme au service de Menéndez a réellement existé : il était son contremaître. MacLennan, qui apparaît dans certaines photos, est devenu un mythe au Chili. En Terre du Feu, il y a des rues et des rivières à son nom. Moreno, l'homme chargé d'établir la frontière entre l'Argentine et le Chili, est lui aussi un personnage réel. On sait également qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, le juge Waldo Seguel se rendit à Punta Arenas pour mener la première enquête sur les massacres d'indigènes. Peu préoccupé de neutralité, le Juge Seguel logea chez José Menéndez. Son enquête, premier processus judiciaire, mais qui n'a jamais abouti, a été mise au jour il y a une vingtaine d'années, quand deux anthropologues chiliens ont retrouvé et retranscrit les manuscrits originels de ce procès. Malgré des centaines de témoignages attestant des massacres et du harcèlement des Indiens, personne ne fut reconnu coupable. Les personnages du film proviennent de ce récit, de ces archives retrouvées récemment, et des témoignages et entretiens qu'elles contiennent. Avec aussi cette idée qu'il s'agit d'une fiction, pas uniquement inspirée de ces événements, mais également de romans, de récits populaires, de peintures, du cinéma. *Les Colons* ne cherche pas à reconstruire une vérité historique, mais plutôt à réfléchir sur la façon dont la fiction, et notamment le cinéma, ont le pouvoir de modifier et déformer l'Histoire, de la réécrire.

Quand on pense aux colons en Amérique Latine, on pense aux conquistadors, aux Espagnols du XVI^{ème} siècle. Mais votre récit de colonisation se situe bien plus tard, au tout début du XX^{ème} siècle...

Nous connaissons les conquistadors du XVI^{ème} siècle et la barbarie avec laquelle ils ont imposé leur modèle de civilisation aux populations indigènes. Ces récits font aujourd'hui partie de notre histoire officielle, à travers les livres, les peintures et les chroniques. Mais l'idée de nous voir, nous les Chiliens, comme des colons sur notre propre terre, est l'un des points de vue originaux de ce film. Comment une jeune nation se construit-elle ? Comment la barbarie se répète-t-elle, cette fois entre les mains non pas des Espagnols mais des Chiliens eux-mêmes ? Il y a peu de choses au Chili à cette période, alors qu'en Argentine, l'histoire du général Julio Argentino Roca, militaire et président du pays, qui a envoyé l'armée massacrer les autochtones, est connue. Au Chili, les massacres des indigènes, perpétrés par les éleveurs de Terre du Feu, soutenus indirectement par l'État chilien, ont été expurgés de l'histoire officielle. Ils sont toujours étouffés, passés sous silence.

« Au Chili, les massacres des indigènes ont été expurgés de l'histoire officielle »

Le cinéma a toujours promu l'image du colonisateur. À travers les films d'aventures s'est construite toute une culture fascinée par l'image de l'étranger, du colon débarqué en Amérique Latine. Soit un génie, soit un scientifique, soit un fou. Puis le western a transformé les processus de colonisation en un divertissement, où les Indiens représentaient le danger et la barbarie, fonctionnant presque comme une propagande pour les nouveaux États-nations, et leurs idéaux de civilisation et de progrès.

Ce qui m'intéressait, c'était de montrer que ces colons étaient des gens ordinaires. Dans les faits, il s'agissait plutôt de personnes pauvres, ignorantes, rustres, et pas de héros. Il n'y a pas de héros dans le film. Il y a autant de personnages que de points de vue, et c'est le spectateur qui est confronté au choix de la position à prendre, du personnage auquel s'identifier ou dont s'éloigner.

L'histoire est racontée en deux temps, sur deux périodes et deux registres différents. Tout d'abord des extérieurs avec l'expédition de trois personnages en mission (conquête du territoire et extermination des indigènes) et à la fin,

chacun dans sa maison : Menéndez à Punta Arenas, dans sa demeure de grand bourgeois, et le métis Segundo, membre de l'expédition, avec sa femme, dans sa modeste cabane, plus au nord, sur l'île de Chiloé.

Je voulais que la première partie se passe à l'air libre : un voyage à cheval, en compagnie de trois personnages, avec lesquels on peut s'identifier ou prendre ses distances. Et à travers eux, montrer les différents points de vue ou états d'esprit des colons, selon les responsabilités et pouvoirs de chacun. Raison pour laquelle Menéndez ouvre le film car tout s'accomplit à partir de lui. D'où l'importance aussi de le voir à la fin, chez lui, où se donne à voir sa fortune d'éleveur de moutons, bâtie sur la barbarie et la mort, au nom de la « civilisation ». Après des paysages superbes, traversés de couleurs franches et vives, on bascule dans un intérieur obscur et figé.

La première partie montre les faits, les actions violentes et la seconde est constituée de mots. La violence est désormais dans la parole, celle de Menéndez, qui assume cette violence en toute conscience, et dans l'idéologie cynique de Vicuña, l'émissaire du président de la République du Chili.

L'homme d'église, présent dans la maison de Menéndez, prend très peu la parole et reste en retrait.

Dans le massacre des Indiens, il y a trois composantes : les hommes comme Menéndez, qui se sont appropriés les terres ; l'État, représenté par Vicuña, qui par son absence, ou son silence, a accordé les terres où les Indiens vivaient ; et l'Église, complice passive. Le prêtre représente la congrégation de la mission Salésienne, centre éducatif et religieux en Terre de Feu, mais surtout il incarne cette passivité au sein de la maison de Menéndez. Il est présent mais se tait.

Les mercenaires et chasseurs de primes sont d'origines différentes. Bill est américain et a lutté contre les Comanches ; MacLennan, lui, est issu de l'armée britannique.

À l'époque, avant l'ouverture du canal de Panama en 1914, le seul passage pour aller de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique était cette région, la Terre de Feu, devenue un lieu d'entrée pour de nombreux étrangers, de nationalités différentes. Les propriétaires terriens et éleveurs de moutons avaient besoin de main d'œuvre, qu'ils importaient : c'est le cas de Bill, ayant déjà exercé ce métier en tant que cow-boy au Texas. Bill représente le Nouveau Monde et MacLennan, l'Ancien Monde. Je ne sais pas si Bill est le plus raciste, mais lui, contrairement aux autres, l'assume et le dit. Leur mission est clairement

de tuer les indigènes. Cela faisait partie du « nettoyage » du territoire, pour développer le commerce de l'élevage sur ces terres. Le massacre des Indiens participe de la préservation de la chaîne économique de l'élevage et donc des intérêts des éleveurs. Tout ce qui peut tuer ou manger un mouton, qu'il s'agisse d'animaux sauvages, ou d'Indiens, doit être éliminé. À ces deux personnages, pour constituer un triangle, s'ajoute Segundo, un métis de l'île de Chiloé, Mapuche par sa mère et Espagnol par son père, choisi parce qu'il connaît le climat de la région. À Chiloé, terre Mapuche, il y a, à cette époque, une forte population métissée, car l'île a été la dernière colonie espagnole au Chili, la dernière région à avoir été rattachée à la jeune nation... À Chiloé, c'est l'Église qui a convaincu les indigènes de se détacher de la couronne d'Espagne pour se rapprocher de l'État chilien. La majorité de la population chilienne est métissée. Le triangle de départ, d'abord constitué de Bill, MacLennan et Segundo, évolue tout au long du film avec par exemple la longue scène entre le colonel Martin, Bill et MacLennan, puis à la fin, Vicuña, Segundo et son épouse, Kiepja.

Segundo, le métis de sang Mapuche et espagnol, est du mauvais côté de l'histoire, trahissant son camp, ses origines. Il est victime du racisme des mercenaires, notamment de Bill. D'où son malaise, lors de la scène du massacre des Indiens puis du viol d'une survivante. En même temps, il est le témoin, la mémoire du drame, du génocide.

Le fait d'avoir un Indien métis participant à la colonisation est réaliste (le rôle de guide et d'éclaireur) et permet d'ajouter de la complexité à l'histoire, à travers son rôle, sa position, son point de vue sur tout cela. Je tenais à ce qu'il soit jeune. Il est probable que sa mère, Mapuche, ait été violée par un Espagnol. Segundo, qui a un prénom espagnol, est le descendant d'une victime de la colonisation et est à son tour un enfant de la conquête. C'est un personnage dont le spectateur se sent proche. On découvre ce que les autres font à travers son regard. La prise de conscience se fait à partir de lui. Il se rend sur des terres où on tue les Indiens. D'où le conflit intérieur, en tant que blanc et indigène, qui lui permet de comprendre de quel côté il se situe. Son retour à Chiloé, y compris dans son mode de vie indigène (il n'a pas de cheval, il vit de la pêche), je le vois comme un retour à la terre mère, en lien avec sa filiation maternelle. Son parcours devient, en tant que métis, un cheminement intime, et son expérience, sa traversée du drame, une quête d'identité.

Le personnage de Vicuña est très contemporain. Il dénonce le massacre des Indiens et le comportement des colons, il veut que les Indiens fassent partie du tableau de la nation mais, comme vous le montrez très bien, il met en scène

l'histoire, donnant aux indigènes une visibilité tout en les privant de parole. Il veut la réconciliation au prix de l'oubli, en niant la réalité et le massacre.

Je ne sais pas si c'est un personnage contemporain. Disons plutôt que c'est un personnage qui a existé et n'a jamais disparu. C'est un archétype devenu un classique au Chili ! Bill aussi, par ses prises de positions assumées, est très contemporain, convaincu de ce qu'il fait et dit. La constitution du Chili ne reconnaît pas les indigènes comme faisant partie de la nation, contrairement au Canada. On leur refuse cela. Vicuña a surtout été très conscient de la puissance du cinéma, et de la mise en scène, comme outil de propagande et d'écriture d'un récit national.

Dans les premières versions du scénario, la deuxième partie, plus brève, se déroulant quelques années plus tard, n'existait pas. Il y avait juste le périple des trois hommes : l'aventure se terminait dans la violence, Bill tué et MacLennan violé par Martin. Segundo partait avec Kiepja, et les autres continuaient le massacre. Il manquait à cela le temps de la réflexion, les discours, une idéologie pour condamner ou justifier. D'où la figure hors-champ du président de la République, qui a distribué ces terres en amont et envoie un émissaire, Vicuña, pour voir ce qui s'est passé et en tirer les conséquences. Vicuña a une caméra, pas les indigènes.

Le film ne fait pas l'économie de la violence, au sens de la montrer. L'accident de travail, au début, d'un employé de Menéndez, l'homme au bras coupé, le massacre de Indiens dans un paysage de brouillard et les oreilles coupées pour toucher la prime, le viol de la femme indienne, puis ce qui arrive à Bill puis MacLennan... C'était votre choix, dès le départ ?

Comment faire découvrir au spectateur un tel monde ? Un monde dans lequel la vie n'a qu'une valeur d'usage, comme pour cet employé mutilé au début, désormais inapte au travail, et donc éliminé. La scène donne le ton pour la suite. Et cette absence de valeur de la vie concerne aussi bien les blancs que les indigènes, ce que je souhaitais souligner. Ce qui sera plus tard le cas pour Bill. La violence, c'est un peu la musique du film, sa tonalité. Raconter cette histoire occultée sans montrer la violence, la brutalité que cela a été, cela aurait été pour moi une faute impardonnable, un compromis inacceptable au regard de l'Histoire et des victimes. Il y a eu tellement peu d'opportunités, dans le cinéma chilien, de mettre en scène cette chasse aux Indiens, qui étaient un peuple pacifique. J'ai mis neuf ans à faire ce film et je ne l'envisageais pas autrement. Je me devais d'être explicite et clair sur ce qui s'est réellement passé. Cela relevait de ma responsabilité de cinéaste.



« Raconter cette histoire occultée sans en montrer la violence, cela aurait été un compromis inacceptable au regard de l'Histoire et des victimes »

En même temps, le massacre le plus important du film, on ne le voit pas, il est raconté par Segundo à Vicuña, qui n'en fait rien.

C'est l'autre violence, celle du pouvoir qui, après avoir laissé massacrer les Indiens, nie leur histoire, volontairement effacée. Segundo, qui est le réceptacle de cette violence, la prend en pleine figure en tant que témoin, puis la ressent une seconde fois, quand il la raconte à une personne qui reste sourde à sa parole. Dans le film, il est un peu le double du spectateur. Qui est le plus violent dans le film ? Il est intéressant de se poser la question car les réponses peuvent varier selon les spectateurs. Il se peut que la scène finale, où Vicuña dirige Kiepja pour le film qu'il tourne, soit perçue comme particulièrement violente. Car à côté d'une violence identifiée, physique, visible, la violence peut prendre d'autres formes, à l'image de celle que Vicuña fait subir à Kiepja, en l'obligeant à un geste qu'elle ne veut pas faire. Vicuña possède la caméra et le pouvoir de réécrire l'histoire. Il se moque de ce qui est arrivé aux Indiens et a juste besoin de leur image. Ce genre de violence, contrairement à l'autre, on est moins habitué à le voir.

Outre Alfredo Castro, dans le rôle de Menéndez, qui sont les autres acteurs et pourquoi les avoir choisis ?

Je tenais dès le départ à ce mélange d'acteurs expérimentés et débutants. Les comédiens ont été si investis et généreux envers le film que ça a très bien fonctionné. Ce sont pour la plupart des acteurs professionnels, à l'exception de Mariano Llinás, le réalisateur argentin de *La Flor* (2018) qui interprète Moreno, chargé d'établir la frontière entre le Chili et l'Argentine. Marcelo Alonso, qui incarne Vicuña, est un acteur connu, croisé notamment dans *El Club* (2015) de Pablo Larraín où il joue un prêtre. Mishell Guaña, qui joue Kiepja, fait ses débuts au cinéma tout comme la comédienne qui incarne la fille de Menéndez, Adriana Stiven. Benjamin Westfall, qui interprète Bill, jouait déjà dans mon court-

métrage *Rapaz*. Deux acteurs sont anglais : Sam Spruell, le colonel Martin, et Mark Stanley dans le rôle de MacLennan, qui n'a que 35 ans mais a déjà tourné quelques films. Mark devait incarner un personnage complexe, sombre, parlant à la fois l'anglais et l'espagnol. Nous avons beaucoup travaillé ensemble et Mark s'est montré très généreux et créatif pour trouver le MacLennan que l'on voit dans le film.

Pour le casting de Segundo, interprété par le très jeune Camilo Arancibia, nous demandions que soit récité son monologue de fin, quand il raconte à Vicuña le massacre des Indiens sur une plage. Le visage de Camilo a quelque chose d'hypnotique et de mystérieux, qui nous permet de traverser l'histoire à travers son regard.

Vous avez une idée de la façon dont *Les Colons* sera reçu au Chili ?

J'ai un peu le sentiment, avec ce film, d'avoir lancé de nouveau une bombe. *Rapaz*, mon précédent court-métrage, primé à la Semaine de la Critique, avait fait polémique. Et cela va être un peu la même chose, les mêmes discussions ou prises de position qui vont revenir. Dans *Rapaz*, certains se sont indignés de la proportion que ce fait-divers prenait, quand le voleur du téléphone portable, rattrapé, était lynché par la foule, tandis que d'autres étaient d'accord avec cette manière d'agir. J'ai montré *Rapaz* à des collégiens qui trouvaient acceptable que l'on se fasse justice soi-même et que le voleur soit châtié sur le champ, allant jusqu'à souhaiter qu'on lui coupe le bras. Le Chili est un pays très polarisé. Certains vous diront aujourd'hui que Menéndez, en dépit des massacres, avait de bonnes raisons de se comporter ainsi. D'autres ajouteront : « Bravo Vicuña ! ». Segundo, central dans le film par ses positions et son regard sur cette réalité, reste aujourd'hui, au regard de l'état de la société chilienne, un personnage minoritaire. Segundo est ce miroir dans lequel la société chilienne n'a pas très envie de se regarder.

J'aime à penser que *Les Colons* est un film qui raconte une histoire du passé et réfléchit sur le présent. Je suis très curieux de savoir comment la fin du film sera comprise au Chili, et quelle sera l'interprétation du personnage de Kiepja, qui change son nom en Rosa lorsqu'elle est en couple avec Segundo. J'ai le sentiment que ce personnage incarne un débat encore ouvert au Chili, une blessure profonde.

Propos recueillis par Charles Tesson



BIOGRAPHIE DE **FELIPE GÁLVEZ**

Né en 1983, Felipe Gálvez est un réalisateur, scénariste et monteur chilien qui vit à Paris. *Les Colons* est son premier long-métrage, qui fera sa première mondiale dans la sélection Un Certain Regard au Festival de Cannes.

Sa filmographie compte notamment le court-métrage *Rapaz*, sélectionné à la Semaine de la Critique au Festival de Cannes en 2018. Ses autres court-métrages ont reçu des prix dans de nombreux festivals mondiaux. En tant que monteur, Felipe Gálvez a collaboré avec de nombreux réalisateurs, tels que Marialy Rivas, Kiro Russo et Alex Anwandter.



LISTE ARTISTIQUE

Segundo	Camilo Arancibia
MacLennan	Mark Stanley
Bill	Benjamin Westfall
Menéndez	Alfredo Castro
Vicuña	Marcelo Alonso
Martin	Sam Spruell
Kiepja	Mishell Guaña
Josefina Menéndez	Adriana Stiven
Monseñor	Mariano Llinás
Perito Moreno	Agustín Rittano
Ambrosio	Luis Machín
Monseñor	

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Felipe Gálvez
Scénario	Felipe Gálvez, Antonia Girardi
Image	Simone D’Arcangelo
Décors	Sebastián Orgambide
Costumes	Muriel Parra
Son	Tu Duu-Chih, Tu Tse Kang
Montage	Matthieu Taponier
Musique	Harry Allouche
Directeurs de production	Carolina Agunin, Nicolás San Martín
Premier assistant réalisateur	Lula Varsky
Casting	Roberto Matus, Jessie Frost, Verónica Souto
Maquillage et coiffure	Damián Brissio
Producteurs	Giancarlo Nasi (Quijote Films) Benjamín Domenech, Santiago Gallelli, Matías Roveda (Rei Cine) Emily Morgan (Quiddity Films) Thierry Lenouvel (Ciné-Sud) Stefano Centini (Volos Films)
Co-producteurs	Katrin Pors, Eva Jakobsen, Mikkel Jersin (SnowGlobe) Kristina Börjesson, Anthony Muir (Film I Väst) Ingmar Trost (Sutor Kolonko)
Producteurs exécutifs	Alex C. Lo (Cinema Inutile), Fernando Bascuñán, Constanza Erenchun (Quijote Films), Amy Gardner
Producteurs associés	Matías Gutiérrez, Daniela Mendoza, Juan José Erenchun

**"VOS TROUPEAUX
(...), DIT-ON,
SONT MAINTENANT
SI VORACES ET
SAUVAGES QU'ILS
DÉVORENT MÊME
LES HOMMES."**

**THOMAS
MORE
UTOPIE**

1516